

Ciné-Bulles

Le cinéma d'auteur avant tout

Coup de coeur : une culture cinématographique dépoluissérée / *Au Chic Resto Pop*

Louise Carrière

Volume 10, numéro 2, décembre 1990, février 1991

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/34159ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

ISSN

0820-8921 (imprimé)

1923-3221 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Carrière, L. (1990). Coup de coeur : une culture cinématographique dépoluissérée / *Au Chic Resto Pop*. *Ciné-Bulles*, 10, (2), 40-41.

Une culture cinématographique dépoussiérée

par Louise Carrière

Au départ, une idée simple et étonnante : tourner un documentaire sur un sujet très alimentaire, un restaurant pour défavorisés, Montréal, 1990. Eh quoi, il y a encore de la misère au Québec au moment des grands palabres sur le libre échange, le Lac Meech et la guerre au Moyen-Orient ? Ne sommes-nous pas à des milliers de kilomètres du Tiers monde et de sa faim endémique ? Les centres d'achat sont pleins à craquer, les rues débordent de « quatre par quatre » flambant neufs et les haut-parleurs de la rue Ontario nous cassent les oreilles avec leurs ventes de trottoir. C'est cela la faim ?

À l'ère de la vitesse effrénée, de la haute technologie et de la yuppisation, le populeux quartier Hochelaga-Maisonneuve, revisité ici par Tahani Rached et son équipe, touché par un chômage abrupt, par la consommation abusive d'alcool et de drogue, ne fait-il pas figure de dinosaure ? Les cinéastes ne sont-ils pas venus observer ici un spécimen en voie de disparition ?

Non ! dira **Au Chic Resto Pop**. Nous voici plutôt comme la pointe d'un iceberg ou comme le manteau de pauvreté des pays riches, un Sirbain envahi par les mites. L'impossible devenu réalité.

Le Resto Pop, au coin des rues Adam et Joliette : 150 places, un lieu de conscientisation et de retrouvailles qui attend familles monoparentales, jeunes chômeurs, personnes âgées, travailleurs au salaire minimum, et, de plus en plus, des familles entières et des enfants sous-alimentés des écoles environnantes. Nourriture et dignité pour 0,50 \$, 1 \$ ou 2 \$ le repas. Car, dira une dame : « Si le racisme des couleurs existe, il y a aussi un racisme des riches contre les pauvres dans les restaurants. Ici, au Resto Pop, on est chez soi, tous pareils ».

Après trois ans d'existence, le projet Resto Pop offre maintenant 350 repas par jour. On y réalise un miracle quotidien : récupérer les denrées périssables

(chez I.G.A., Provigo, le Marché de l'Est, les bouchers, les abattoirs, Dunkin Donuts, etc.), transformer ces produits imparfaits (rejetés par les consommateurs) en repas équilibrés à prix modique et faire vivre toute l'équipe qui y travaille.

Au lieu de suivre pas à pas les opérations et les gens qui en assument la responsabilité, comme dans tout bon documentaire construit autour d'interviews, Tahani Rached et sa monteuse Monique Fortier opèrent ici par aller-retour constant sur les gens en action, le restaurant, les tâches, les clients, l'environnement et ce, à partir de la trame musicale elle-même. Ce procédé permet de témoigner non plus seulement d'un petit morceau de vie, celle des jeunes rockers accrochés au projet, mais également d'intégrer aussi les autres intervenants, les sous-cultures musicales et émotives d'un milieu populaire.

Chaque intervenant du resto trouve sa sensibilité par le rythme et le phrasé musical, rap, rock, blues, country, mélodie sentimentale. Tous ces cris du coeur renvoient aux univers particuliers de chacun. L'homogénéité traditionnelle de la vision stéréotypée des « pauvres » cède la place à la mosaïque des sons, des témoignages, des expériences et des cheminements. Steve Faulkner (Cassonade), en mettant en notes l'histoire de chacun, les transforme en personnages. Chacun devient acteur et refait sa vie micro en main : l'argent, l'argent, l'amour, l'amour, je suis rien qu'un *bum*, le Robin des bois, j'ai besoin de vous, tout ce qu'on veut c'est un peu d'amour.

Dès lors, le film procède comme le jeu de Parchési avec ses remontées chantées et ses descentes témoignages sur les problèmes d'organisation et de gestion. Case départ rue Ontario avec l'animatrice du projet sur le pourquoi, le comment, le qui du Resto Pop. Virées en camionnette avec Philippe le rockeur toujours *speedé*, tournées des marchands, redescente au resto. On rencontre Nicole, Daniel, Sylvie, Marie-Jeanne, Marie-Pierre, avec des moments d'arrêt sur chacun, entrecoupés de chansons, de portraits, de scènes quotidiennes. Chacun se raconte à l'extérieur du Resto Pop, chacun inscrit dans son paysage.

Séquences émouvantes et poétiques avec Philippe qui reconstruit son enfance avec des morceaux de clôtures, de marches et de planchers. Grenier magique, arbre fidèle et usines désuètes, je vous rebaptise. Pas très loin, Daniel, sur fond de voie ferrée, s'acharne à *blueser* sa révolte contre un père constable, contre une école de réforme tout juste bonne à faire des robots. Marie-Pierre, avec ses amis, persiste à tout

Au Chic Resto Pop

16 mm / coul. / 84 min /
1990 / doc. / Québec

Réal. et scén. : Tahani Rached
Image : Jacques Leduc
Son : Esther Auger
Mus. : Steve Faulkner
Mont. : Monique Fortier
Prod. : Éric Michel - Office
national du film
Dist. : Office national du film

faire à la fois, apprendre à écrire, composer, travailler et aimer, enfin un peu, timidement.

Et moi de rêver et de cogiter. Du Pennac en documentaire. Où retrouver pareille émotion dans nos films de fiction ? Pourquoi est-elle souvent l'apanage des documentaires ? Et puis je reviens au film, à cette construction en apparence improvisée qui donne une vie étonnante aux portraits sociaux, ceux des individus, d'un quartier, d'une culture, tout cela porté par la musique et entrecoupé d'anecdotes, de clins d'oeil.

Le montage serré de Monique Fortier dégage aussi quantité de liens entre la vocation du restaurant, le gaspillage social, le vieillissement des quartiers ouvriers montréalais. Clients et employés cheminent côte à côte ; laissés pour compte d'une consommation gloutonne, ils vivent les uns des autres. Cette conception nouvelle de l'action communautaire et de l'intervention sociale était embryonnaire dans un film de François Bouvier, Jean Beaudry et Marcel Simard, **Une classe sans école**. L'apprentissage de la musique y devenait à la fois une forme d'insertion et de révolte sociale. Ici non seulement la participation et l'imbrication musicale propulsent la narration mais le projet lui-même fonctionne aussi à double sens.

Les employés du restaurant doivent « faire leurs heures » pour retirer leur pleine prestation de l'aide sociale, ils apportent en retour au quartier une contribution nécessaire, mais ils ont aussi besoin du projet pour « grandir » pour que la flamme en partie éteinte renaisse, celle du sentiment de leur utilité personnelle et sociale. Daniel accepte même de se faire couper le toupet pour aider aux cuisines. Terribles compromis que de travailler en équipe, d'apprendre l'autonomie et la responsabilisation.

Le projet Resto Pop prend l'allure d'une bouée de sauvetage à la suite d'échecs personnels ; il permet de lutter contre la solitude, l'inaction, le burn-out et le rejet social.

Il faut voir cet employé âgé tout tassé dans son réduit-bureau et l'entendre affirmer, sur fond de glouglou sonore d'aquarium, qu'avec ses poissons ce restaurant est toute sa famille, sa vie.

Le projet communautaire Resto Pop, représente bien sûr l'apprentissage de la solidarité dans la mer actuelle de cynisme et de je-m'en-foutisme. Le film **Au Chic Resto Pop** est aussi une overdose de musique et



Au Chic Resto Pop

d'instantanés, un antidote à la déprime, une ration indispensable pour apprivoiser la culture populaire, la sortir de l'anonymat ou de l'angélisme et la revaloriser.

Au Chic Resto Pop, c'est enfin aussi toute une culture cinématographique dépoussiérée, celle du nouveau documentaire rendu à maturité, celle qu'on a déjà goûtée avec les Moreau, Bissonnette, Bulbulian, Bélanger, entre autres. Ici, on oublie vite les rares coquetteries (le titre, le vocabulaire emprunté « bouffe », « resto ») pour déguster la photo sobre et étudiée des gens, des objets et de l'environnement citadin, signée Jacques Leduc, la texture touffue des sons (Claude Beaugrand, Esther Auger) le travail de broderie minutieux du montage (Monique Fortier) et la passion musicale de Cassonade (paroles et musique). Tout un orchestre dirigé par une cinéaste de 43 ans. Et pour les notes finales du film, Tahani Rached a choisi la ballade, le point de suspension, en mettant l'accent principalement sur le chemin parcouru par ses protagonistes, sur l'espoir et l'autonomie. Elle opte pour un *fade-out* sur « juste besoin d'un peu d'amour » chanté par Marie-Pierre.

Mais en écho du film, on ne peut réprimer ces questions : est-ce que l'amour est suffisant pour régler tout cela ? Est-ce qu'on fait échec à l'inégalité sociale, aux rêves de consommation, à la faim et au gaspillage par la musique et les projets communautaires ?

Au Chic Resto Pop, c'est tout cela : des questions en suspens et des sons pour les archéologues de la culture populaire et pour les résidents de tous les Hochelaga-Maisonneuve du monde, des questions et des sons pour tous ceux qui, comme Marie-Pierre, ont le coeur à découvrir et pour ceux qui, avec Philippe, trippent sur la musique. **Au Chic Resto Pop** est aussi pour ceux et celles qui, comme moi, aiment le documentaire, l'authentique. ■